FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 14 JANVIER 1860.

JEANNE DE FLARE.

Suite.

Cette nuit, si fécondée en ambitions intérieures, sut pour résultat de rapprocher davantage Jacques et Jeanne, en les rendant plus les deux sur la pareté de leur affection; également convaincus désormais qu'il leur était impossible de vivre séparément qu'ils ne fussent heureux, ils s'aimèrent autrement que comme deux frères, ils s'abandonnèrent avec un saisissement qui les entraînait l'un vers l'autre, et chaque jour augmenta leur intimité. Jacques partout se laissa aller aux charmes de cette existence nouvelle; son cœur, son désœuvrement, son activité sans but, sa vie stérile et sans résultat des anciens jours, se transformèrent peu à peu au contact journalier de l'organisation puissante de Mme de Flare, dont la vie régulière et presque monacale tendait constamment et sans arrêt vers un but déterminé d'avance. La liberté qui laisse l'esprit et cadre immobile ou change bêtes à son travail, chaque jour au sommeil de chaque accomplies, ou la marche est toujours inconnue et toujours accidentée, est pour lui un immense intérêt. Un accablement, sans secousse, sans se rendre bien compte du changement qui s'opérait en lui, il en était à faire sa vie de la vie de Jeanne, de cette vie si calme au dehors et si pleine au dedans, à laquelle la jeune femme était pliée depuis son enfance.

De son côté, Jeanne, qui, depuis la mort de sa tante avait vécu seule par l'esprit, fut tout heureuse de retrouver chez Jacques toutes les rêveuses réveries et désirées pour cette fraternité de cœur, dont elle était privée depuis si long-temps; dans sa reconnaissance elle eut pour Jacques, sans prémédiation, comme sans effort, les attentions charmantes, les prévenances de chaque jour, ces mille soins qui l'attachèrent de plus en plus au foyer de la famille, et ne lui laissèrent ni le regret d'une autre affection, ni le désir d'une autre vie.

Dans leurs longues causeries de chaque jour, tous deux, laissant librement échapper leur cœur, en sentirent travailler et leurs espérances, leurs faiblesses et leurs découragements. D'une grande valeur morale, ils s'encourageaient librement à vaincre et à triompher l'un pour l'autre. Souvent ils restaient toute une heure ou deux, ou plus encore, sans un mot prononcé, sans un geste, sans un mouvement, et pendant ce temps ils ne faisaient que penser tout haut, et ils se comprenaient sans se parler. Ils se devinaient, ils se lisaient dans le fond de l'âme, et ils se trouvaient heureux de cette communion de pensées, de cette intimité de sentiments, de cette fusion de deux existences qui ne faisaient plus qu'une.

Mme de Flare, qui, depuis longtemps, avait deviné la vérité, et qui, dans son cœur de mère, avait tout prévu, tout compris, tout accepté, ne voulut pas troubler par sa présence ces premiers épanchements de deux cœurs qui s'ouvraient à la vie, et elle se tint à l'écart, laissant à Jacques et à Jeanne le temps de se connaître, de s'apprécier, de s'aimer, et de se donner l'un à l'autre, sans arrière-pensée, sans contrainte, sans réserve.

Mais, excepté de la mienne, générale qui fut mant inspire aux visiteurs par nos jeunes cœurs particulier et privilégié de la famille, ne fut par me même le plus ou moins de vérité de ces impressions sur un certain nombre de nos hôtes, et de deviner, à travers la politesse de leur accueil, ceux qui avaient cru elle de plus cachée, de plus réel dans leur pensée.

Les pressentiments, qui ordinairement à propos de rien les cœurs inoccupés accordent de temps à autre, aux uns comme à nous, sont souvent de mauvaises réalisations, souvent aussi ils ne sont rien, rien qu'un vain rêve, un mensonge, et c'est ainsi, sans doute, que les habitants de la ville avaient accueilli notre arrivée, sans se douter que la plupart de ces jeunes gens, qui, le soir même, devaient danser avec Jeanne et Jacques, avaient été désignés par le sort pour être leurs adversaires dans le duel qui devait avoir lieu le lendemain.

Ce fut ainsi que, le lendemain, Jacques, qui, dans l'ombre et le silence, avait été choisi par le sort pour être le second de M. Lucien Dubois, se trouva, sans le savoir, le témoin de son adversaire, M. Lucien Dubois, qui, lui-même, ne savait pas qu'il était le second de M. Jacques Dubois, son frère